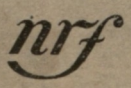
ANDRÉ SALMON

L'ENTREPRENEUR D'ILLUMINATIONS

NEUVIÈME ÉDITION



PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE. 1921

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L'ENTREPRENEUR D'ILLUMINATIONS

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

TENDRES CANAILLES *(NOUVELLE REVUE FRANÇAISE)*.

MŒURS DE LA FAMILLE POIVRE.

BOB ET BOBETTE.

LA NÉGRESSE DU SACRÉ-CŒUR *(NOUVELLE REVUE FRANÇAISE)*.

C'EST UNE BELLE FILLE !

LE MANUSCRIT TROUVÉ DANS UN CHAPEAU.

MONSTRES CHOISIS, contes *(NOUVELLE REVUE FRANÇAISE)*.

POÉSIE

VENTES D'AMOUR.

LE LIVRE ET LA BOUTEILLE.

PRIKAZ.

LE CALUMET *(NOUVELLE REVUE FRANÇAISE)*.

LES FÉERIES.

POÈMES.

CRITIQUE

L'ART VIVANT.

LA JEUNE PEINTURE FRANÇAISE.

LA JEUNE SCULPTURE FRANÇAISE.

ETC. ETC.

ANDRÉ SALMON

L'ENTREPRENEUR D'ILLUMINATIONS

NEUVIÈME ÉDITION

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE. 1921

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES CENT VINGT EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ LAFUMA-NAVARRE AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A H, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A C, DOUZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CXII ET NEUF CENT QUARANTE EXEMPLAIRES IN-18 JÉSUS SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE DONT DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE a A j, HUIT CENTS EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE NUMÉROTÉS DE 1 A 800, TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 801 A 830 ET CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 831 A 930, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1921

PREMIÈRE PARTIE

L'AMI DU PEUPLE

Extrait de la publication

CHAPITRE I

LE CITOYEN MARAT

A six heures du matin toute humanité dort encore au centre de Château-Briard.

On ne pense pas que la guerre ait rien changé de caractéristique aux mœurs ou à l'aspect physique de cette petite ville proche de la grande. Le tableau que l'œil en retenait deux années avant l'épopée conviendrait au décor d'un drame contemporain. Mais c'est de la vie castelbriarde d'avant-guerre qu'il va s'agir ici.

Au bas du faubourg de Mulhouse et de la ruelle des Étouffeurs, sur la Marne, les turbines commencent de vibrer. La diane sonne au quartier du Train des Équipages, la caserne Eblé, au-delà du fleuve. Le panache de fumée renaît au haut de la cheminée de briques de la fabrique de jouets Petiton, dans le cloaque du Vieux-Chapitre, au centre des rues du Genou, des Miches-Saint-Étienne, du Porchas, Bisagüe, Rebourse, de l'Escovette et Porte-aux-Truyes, quartier pittoresque mais empesté où les plus fieffés dévots du passé se refuseraient à vivre. Car ils sont ainsi et n'auront rien à prétendre lorsqu'une municipalité enfin hardie jettera bas ces masures, dont plusieurs dignes du musée. Les dévots du passé admirent ce qui leur donne à rêver, à penser, à écrire ou à peindre, mais quant à loger en ces nids de fièvre, sous ces poutrelles farcies d'antique vermine, pas si bêtes ! Ils laissent cet agrément aux pauvres avec le soin de la figuration.

Quand bourdonne d'œuvres le Vieux-Chapitre, les volets demeurent clos aux bonnes maisons ; les bourgeois ronflent dans le

Extrait de la publication

cœur opulent formé par le boulevard Waldeck-Rousseau, la rue du Suffrage-Universel, l'avenue Ambroise-Thomas, la rue de la Mission-Marchand, la rue du Concordat prolongée, la place Évariste-Siffert, du nom d'un enfant du pays, poète ouvrier typographe et folliculaire, exécuté en 1827 ; la place George-Sand, qui supporte la cathédrale semble, au jour naissant, devoir rester vide à jamais.

Les premières portes qui s'ouvrent sont celles de Sainte-Radegonde, monument noirci qui fait songer à Saint-Séverin. Ayant fermé à demi, puis refermé précautionneusement l'huis étroit à triple cloture de son hôtel, la vieille demoiselle Ricouart de la Fressure (l'une des survivantes d'un drame joué sur un multiple plan) traverse la place, clopinant suspendue à sa canne haute, adoptée par nécessité bien avant que nos petites maîtresses en reprennent la mode ; elle se rend à l'église, la première devant tous les fidèles.

La face du monde peut changer. Les rédempteurs tartares peuvent nous apporter leur sanglant bonheur. Ni les grandes communications qui bouleversent une contrée, ni la transfiguration des mœurs n'empêchent la province de produire et de conserver de semblables êtres. En 1913, la vieille dévote castelbriarde est pareille à celle de 1815. Elles conservent leur type par un phénomène d'absence. Ni l'une ni l'autre n'ont regardé le monde.

Mlle Ricouart de la Fressure ? Une créature momifiée et dont personne, depuis trente ans, ne peut se vanter d'avoir vu le visage. De l'amas fripé de ses antiques vêtements noirs, rien ne se libère de nu que l'extrémité de ses mains hors des mitaines de dentelle ; des mains sèches, translucides, admirables dans l'horrible quand elles happent les courtes provisions par le judas d'une porte toujours fermée sur cette vie secrète.

A voir Mlle Ricouart de la Fressure traverser la place George-Sand, en sautillant sur les mauvais pavés, on dirait d'un paquet maladroit de hardes, de lainages, de voiles funèbres ; ou un vieux catafalque oublié, rongé des vers et mis en mouvement par l'appétit de ces dévorants.

Mlle Ricouart de la Fressure prend l'eau bénite, à pleines mains, parce que cette chose deux fois divine est gratuite. Après,

Extrait de la publication

elle va s'agenouiller, du bout de ses genoux pointus, sur sa chaise louée, marquée de son nom sur une plaque de cuivre.

Le vieux petit corps arqué s'infléchit plus encore. La tête minuscule, s'il y a vraiment une tête sous cette capote extravagamment macabre, et sous ces voiles d'où monte une tiédeur fade, disparaît tout entière dans le maigre paquet d'étoffes molles qu'est le buste de la vieille fille. Mlle Ricouart entame ses prières.

Assurément elle est pieuse. Sa foi ne fait pas question. Mais ce n'est point au plus grand amour de Dieu qu'elle sacrifie le bon repos du matin. La vieille vient dès potron-minette aux autels comme d'autres accourent les premiers au spectacle pour en jouir tout à l'aise.

La foi complaisante de la rentière lui donne à croire que Dieu, à cette heure d'elle seule sollicité, l'entend mieux en Sa maison et prend de la sorte un soin plus prompt et plus exact de ses affaires.

A certains, Dieu apparaît ainsi qu'un magistrat inflexible, intègre et terrible, quelque Président d'une Céleste Chambre, distribuant sans suspendre des années de pénitence infernale, des interdictions de séjour et des sursis en Purgatoire ; divorçant les âmes d'avec les tentations, indemnisant les bons aux dépens des méchants en actions d'éternité confisquées par lui, membre fondateur, sur ces parias, ces gueux.

Il y a le Doit et l'Avoir, les Débiteurs et les Créanciers. Il y a le Bien et le Mal, les Bons et les Méchants. La Vertu est un capital, et comme tous les capitaux une puissance d'opression. Saint Joseph patronne les hommes d'affaires.

Pour d'autres, Dieu est un gentilhomme qu'il faudrait peindre rasé ainsi qu'un Lord, en redingote avec un ordre à la boutonnière, une rosette d'azur ; guêtré de gris perle-nuage. Un Dieu homme du monde, enfin, n'admettant que la bonne compagnie, celle des honnêtes gens. Un Dieu dont le Ciel est un Institut. Le Dieu d'un Infini académique.

Quel poète fit de Dieu un marchand ? Boutiquier cossu avec ses balances de corne blonde, transparente, lumineuse et sonore, et qui, parfois, donne un coup de pouce à ces balances, par pure bonté !

O beau Dieu marchand de nuages, peseur méticuleux de vapeurs

Extrait de la publication

et d'espace, de vide, et qui fait étinceler à ta vitrine de buraliste des milliards d'étoiles phosphorescentes ! Il y a aussi la carotte écarlate du soleil couchant.

Quel autre en fit un Sultan triste, ennuyé, somnolent mais pas assez pour reposer, accablé d'honneurs qui sont autant d'outrages ? Les hommes imaginant ce dieu à leur image ont bien le cynisme de nommer leurs hochets de vanité des crachats.

Pour d'autres encore, et de beaucoup les plus nombreux, Dieu n'est qu'un avoué très attaché à la famille ; un notaire correct. Un dieu de confiance dont il convient tout de même de se méfier. Vit-on pas des dieux disparaître ainsi qu'on voit s'enfuir des notaires avec tous nos biens acquis et toutes nos espérances ?

Le dieu de Mlle Ricouart de la Fressure est un dieu avoué.

L'auteur, qui n'a pas fini de s'interroger, de douter, d'espérer, de craindre, de se livrer et de se dérober, et de souffrir tant de scrupules contradictoires, rougirait de revendiquer d'aussi dissolvantes doctrines. Elles étaient affichées par le principal pharmacien de Château-Briard — qui donc sinon lui ? Un homme jeune encore, il n'avait pas trente-cinq ans, mais qui s'était introduit, d'un coup et tout entier, dans l'enveloppe de Monsieur Homais. Au point qu'il semblait bien que ce fut par jeu. Toutefois, Albert Grivaut, propriétaire de la *Pharmacie Normale*, ajoutait quelque chose d'assez neuf au personnage catalogué.

On avait, un temps, chuchoté que le pharmacien s'était, en son jeune âge, montré assez mauvais sujet. Bah ! il s'agissait de sottises prescrites dont Paris avait été le théâtre ; et quel est le jeune homme qui n'a pas fait ses frasques à Paris ? A Château-Briard on dit encore « jeter sa gourme ». Et il faut entendre de quel ton cela est dit !

Comment Château-Briard, bien plus éloigné, au moins dans le temps, que le pouvaient supposer ses notables, aurait-il pu se retracer le tableau impitoyable d'une si scabreuse jeunesse ? Paris lui-même ignora bien ce beau quartier de truandaille que fut certain carrefour aussi vieux que le Vieux-Chapitre, au temps qu'Albert Grivaut y pratiquait son art en amateur et celui de la médecine, abusivement !

Comment Château-Briard soupçonnerait-il jamais qu'Albert

Extrait de la publication

Grivaut avait été Bébert, l'ami de la Grande Marcelle, de M. Jules, le marchand de chiens et Roi de l'Électricité, le camelot bien disant guillotiné en 1910 ; d'Arald Sigor, le peintre mystique expiant sur le Maroni sa trop extrême adresse à pasticher ceux de nos graveurs en médaille mettant leur beau talent au service exclusif de la Monnaie [1] ?

On eut redit tout cela au maître de la *Pharmacie Normale* qu'il eut été, très sincèrement, saisi d'une surprise chagrine. Pouvait-on ainsi jeter sans preuve la déconsidération sur un honnête homme ?

Albert Grivaut souriait qui n'avait rien de tel à redouter.

A des formules aussi pernicieuses que celles qu'il m'a bien fallu rapporter, Albert Grivaut ne donnait le vol qu'avec beaucoup de circonspection.

Il choisissait des oreilles assez peu fines, au service de bouches discréditées dans la vraie société. Il parlait peu, plutôt pour soi-même, certain que la noire marchandise passerait sous le pavillon d'un anticléricalisme de village dont il tenait boutique par tradition. Nul n'eut imaginé que le pharmacien dût être compté parmi les ennemis de la société.

Officier d'académie, Albert Grivaut était affilié au Grand Orient, mais par une Loge parisienne, la Loge de l'*Indéfectible Amitié*.

A l'instant que s'ouvre ce récit, il achève, à Château-Briard même, par insigne faveur, une période de vingt et un jours, le temps d'une cure, à l'Escadron du Train des Équipages, en qualité de pharmacien aide-major. Le deuxième galon plat, récompense de son exactitude à servir, décore depuis peu le képi rouge à turban de velours émeraude. Ainsi coiffé, Albert Grivaut pourrait tirer vanité de son fin visage pâle, trop fin !... prudemment encadré, désormais, de la plus folle barbe brune qui put tenter les amoureuses de province.

Château-Briard avait pu adopter l'enfant perdu de la Buci, et même en être fier.

C'est à une élégante brochure, publiée par Chevance, éditeur-imprimeur du journal *La Sentinelle*, et rédigée d'une plume alerte

1. Voir *Tendres Canailles*.

Extrait de la publication

par le pharmacien, que nous empruntons, non seulement les détails historiques, mais aussi certaines caractéristiques physiques et morales de la petite ville qu'un drame multiplié réveillera de sa torpeur. L'érudit M. Tourneur, un ami parisien d'Albert Grivaut, a écrit pour cet opuscule une préface élégante, farcie de syllepses et d'anacolhutes, de hardies métaphores n'ayant de sens réel que pour les deux compères.

Château-Briard jouit d'une situation géographique, ethnographique et politique avantageuse.

C'est sur la route d'Alsace, à moins d'une heure de Paris, la première ville de dix mille âmes.

C'est le premier boulevard de la province où la rumeur de la capitale parvient encore, de même que des tours de la cathédrale le sonneur, s'il y monte jamais, distingue, au soir tombant, les feux de la Tour Eiffel et de la Place de l'Opéra, confusément, assez pour qu'on évoque avec précision la féerie parisienne dont on jouit dans le silence et la paix de la petite ville.

Si près de Paris, Château-Briard se pique d'apparaître dans l'univers l'image parfaite de la province. Nulle part les dévotes n'y prient si exactement ; nulle part on ne marche sur un lit de paille mieux entretenu qu'en la place de la Halle. Il y a même de la paille rue de la Paille, une bonne vieille rue datant du XVe siècle, gonflée de ses maisons ventrues ainsi que des bahuts, tant que les bourgeois y semblent habiter des tiroirs, pliés eux-mêmes au milieu de leurs draps et de leurs chemises parfumés d'herbes aromatiques.

A Château-Briard, les cyclistes du dimanche et des jours de « pont », et les cyclistes pires du lundi, peuvent photographier la Cathédrale, pauvre nef trop à l'aventure dans la tourmente des siècles et pauvrement radoubée par les Jésuites avec cette pompe boutiquière qui leur est propre ; l'Abbaye-aux-Filles dont ne demeure, il est vrai, qu'une chapelle privée de son vantail et convertie en entrepôt par Tassoire et Cottinel, literie et sommiers métalliques ; la Maison Commune, bâtie sous Louis-le-Bien-Aimé, et augmentée d'un beffroi insolent inauguré lors du passage de Louis Bonaparte, quand ce prince malheureux fut au camp de Châlons passer la revue des Zouaves de la Garde revenus d'Italie.

Extrait de la publication

Chez les sœurs Castagnoux, Armande et Rosine, se peuvent trouver à la douzaine les autres vues moins goûtées des touristes amis des beaux-arts : le Mail et son kiosque à musique ; la grange, une grange comme toutes les granges, où tint ses assises le Tribunal révolutionnaire et le vrai Tribunal où, corrects et ennuyés, les arrière-petits-fils des sans-culotte de la grange rendent justice à leur tour... la rendent ou la gardent pour eux !

Il y a encore, rue des Vilains Bonshommes, l'Hospice et le Tour, cette leçon pour les filles ; le pont de pierre sur la Marne, dont bien peu aperçoivent la beauté, tout d'une pièce et sans artifice ; enfin le Café Chéri, le Café Halopel et le Café Mahulot, aux enseignes du *Commerce*, de la *Comédie* et du *Bon Guide*.

L'une des trois est menteuse.

Il n'est point, en effet, de théâtre à Château-Briard. Pourtant, c'est au *Café de la Comédie*, que se retrouvent volontiers, aux rares heures de désœuvrement, les artistes en tournée qui donnent leurs représentations dans la grande salle du bal Jolibelin, dite salle Tarare, presque à la lisière des champs, et face au dépôt du 22e Escadron du Train des Équipages.

Aucun de ces établissements ne saurait faire tort à aucun, et aucun n'y prétend.

Le Café Chéri est le plus étincelant, la population immigrée y fréquente : fonctionnaires retraités ou négociants parisiens, goûtant là, en sages, le plaisir singulier de peiner rue Saint-Denis ou rue d'Aboukir et de se délasser en province, au soir tombé.

La bonne et authentique bourgeoisie locale se donne rendez-vous chez Halopel, au *Café de la Comédie*.

Quant au *Bon Guide*, s'il est ici nommé, ce ne sera pas seulement pour mémoire, encore que ne s'y déroule aucune scène importante du récit qu'on propose.

Croquants de toutes sortes, laboureurs, meuniers, nourrisseurs, herbagers, éleveurs, le petit commerce et la basse industrie y trinquent selon les vieux rites. C'est la bonne auberge des chansons, à la façon de jadis, non loin de la Salle Tarare, à la limite des prés et de la ville, entre le Marché-aux-Chevaux et le quartier du Train. La veuve Mahulot y gouverne.

Extrait de la publication

C'est là qu'il faisait bon, jadis, — c'est-à-dire avant la guerre — suivre les réjouissances patriotiques de la Fête Nationale, dans les meilleures conditions de confort et d'allégresse, grâce à l'aimable disposition des lieux, à la qualité des vins, la saoulerie énorme des habitués, le civisme évident de la patronne et quelques autres raisons encore.

Au surplus, quelle ville de France pouvait disputer à Château-Briard l'éclat d'un Quatorze Juillet réussi ? Aucune.

Voici pourquoi : Château-Briard s'honorait de posséder un artiste habile à tresser les guirlandes, marier les étendards aux bannières et faire resplendir les girandoles, quinquets, lampions, lanternes vénitiennes et japonaises, ballons oranges ou tricolores et ceux-là qui font grimacer d'étranges faces plissées de chats-huants, de matous, de Hurons, de Chinois, voire d'illustres personnages, nos gloires les plus pures : Victor Hugo, Pasteur, Thiers, Gambetta, Félix Faure, héros dont le peuple démêle obscurément la valeur en s'y montrant sensible. Ces gueules de saints laïques mâchant de la chandelle flamboyante, je ne sais pas, pour ma part, de symbole plus magnifique.

L'homme à qui Château-Briard était redevable de ces sortes de magnificences, était un honnête industriel du commun, dont personne n'eut voulu dire qu'il fut fou le moins du monde, bien qu'il ne fit ou n'entendit trois choses à la façon des hommes de son temps et de sa condition.

Fils d'un colporteur traqué plus qu'un loup-garou par les gendarmes de l'Empire, ancien ouvrier du chemin de fer, cabaretier retiré, le personnage — un veuf — se nommait Marat ; Théodore Marat. Il exerçait la belle profession d'entrepreneur d'illuminations.

On n'aurait pas donné un bal, ni pavoisé une mairie dans toute la région sans faire appel aux précieux offices du père Théodore que des esprits forts nommaient avec une solennité feinte, à quoi se mêlait tout de même du respect, et beaucoup d'amitié, le citoyen Marat.

Sur les routes, où l'odeur tendre des noisetiers était relevée des forts relents de sa bouffarde, les cantonniers et les journaliers paresseux et fourbus, comme tous les pauvres diables mal payés,

Extrait de la publication

aimaient à voir, revenant de quelque foire passée, la carriole du père Théodore chargée de bancs, de mâts rougeâtres, de drapeaux roulés pêle-mêle avec du feuillage vif encore et des rameaux de papier peint, de flamboyants écussons populaires pareils à des boucliers de tragédie classique.

Assis de côté, sa Gambier au coin de la bouche, le citoyen Marat poussait doucement, sans trop la presser, sa jument Carmagnole, les yeux mi-clos, tout en fumant Marianne, l'innommable bouffarde dévorée de sa moitié par un maître aux dents longues ; un baroque brûle-gueule, noirci et puant, qu'on ne pouvait plus avoir agrément à têter que par fidélité, comme on remâche de vieilles convictions très éprouvées à l'usage.

Et puis, est-ce que les imaginatifs, les maudits bienheureux et les divins mélancoliques, les lunaires et les lunatiques du commun, ne savent pas assez que de telles pipes sont les plus parfaites et les mieux chéries pour ce qu'elles semblent, chargées de la poussière des vieux calendriers auprès desquels elles dorment, la nuit, collées au ratelier comme de bonnes vieilles bêtes nourricières à l'étable !

— Pas mal culottée pour une pipe de sans-culotte !

C'était, mâchée sans desserrer les crocs, une plaisanterie type du genre Marat. Le bonhomme aimait à passer pour terrible.

Boueux, la queue basse, balayant l'ordure du chemin de son panache avachi, le chien Thermidore suivait à quinze pas.

Magnifique équipage !

De l'Ami du Peuple dont, sans oser encore le proclamer, il se souhaitait le descendant, le citoyen Marat avait le masque légendaire. Deux yeux mobiles infiniment doux sur une face suante à peau de batracien. L'entrepreneur d'illuminations qui sur la vraie beauté entretenait, par hasard, puisqu'on ne lui avait rien appris, et peut-être à cause de cela, des idées saines, n'en était pas peu fier. Même, en toutes circonstances le voyait-on coiffé, enturbané, d'un vieux madras martiniquais à carreaux jaunes et rouges dont la pointe flottait gaiement sur la nuque, en façon de catogan.

Ainsi l'une des pièces les mieux aimées de sa « collection » lui représentait-elle le tendre boucher, le médecin subtil, l'un des

Extrait de la publication

plus glorieux Enfants de la Patrie, le Saint Homme qu'une femme immola sans avoir rien reçu de lui ; ni de sa haine, ni de son amour.

Car Théodore collectionnait passionnément. Ahurissant bric-à-brac que jamais n'égalera l'horrible logique d'aucun musée bien tenu. Décrochez-moi-ça révolutionnaire d'origine douteuse et confondant le bon sens, mais conforme à la représentation monstrueuse, magnifique et grotesque, immense et courte, que se donnait de la Révolution française l'entrepreneur d'illuminations.

Marat se croyait volontiers le survivant et le fils de l'épopée jacobine, le génie même de la frénésie populaire, le légataire universel de l'An I, le concierge de la Conciergerie, l'archiviste, le conservateur de la Terreur... cette idylle !

La gueule du vieux s'ouvrant en O majuscule semblait faite pour ne clamer rien que des *Marseillaises*.

Formidables et noirs, ses poings eussent gaiement brandi les piques des Sections.

Dans de vieilles caisses vides des fusées éteintes, Marat entassait des bonnets phrygiens, des sabres courbes à fourreaux de cuir pareils au sabre de bronze de Kléber à Strasbourg, des pistolets, des affiches, des assignats, des proclamations, des gibernes dont une fleurdelysée, à cause que sur une vieille image d'Épinal, chérie dès l'enfance, il avait admiré un vainqueur de la Bastille affublé de cet objet en sautoir lui battant les fesses habillées de drap jaune au-dessus des bas violets ; des tarots républicains remplaçant le valet-de-cœur par un pupille de l'École de Mars ; des gros sous, un écu, des bouquins contradictoires, une clé de caveau que rien n'empêchait absolument d'avoir été celle du Temple ; des effigies parfois baptisées selon la seule fantaisie du collectionneur, des lambeaux d'étoffe, un chapeau empanaché de plumes tricolores, un authentique chapeau de chouan à cocarde blanche, des bottes de postillon et jusqu'à une écharpe de commissaire de police devenue celle d'un Représentant du Peuple.

L'âme de Marat était un plus pur reliquaire.

Dédaigneux des soucis quotidiens, insensible aux promesses du Grand Soir, qui brisera les chaînes des derniers esclaves, il s'enrichissait, pour libérer son enthousiasme, de plus fiers éléments.

Extrait de la publication

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

GUILLAUME APOLLINAIRE.. .. L'ENCHANTEUR POURRISSANT .. .. 13 FR.

LOUIS ARAGON .. .. ANICET
UN VOLUME .. .. 7 FR. 50

J.-R. BLOCH .. .. CARNAVAL EST MORT
UN VOLUME .. .. 7 FR. 50

SAMUEL BUTLER .. .. AINSI VA TOUTE CHAIR
TRADUCTION VALERY LARBAUD
DEUX VOLUMES. CHAQ. .. .. 6 FR. 75

PAUL CLAUDEL .. .. LES EUMÉNIDES
UN VOLUME .. .. 7 FR. 95

LOUIS CODET.. .. .. LA FORTUNE DE BÉCOT
UN VOLUME .. .. 7 FR. 50

JOSEPH CONRAD.. SOUS LES YEUX D'OCCIDENT
TRADUCTION ANDRÉ NEEL
UN VOLUME .. .. 8 FR. 25

WALDO FRANCK .. .. .. NOTRE AMÉRIQUE
TRADUCTION HÉLÈNE BOUSSINESQ
UN VOLUME .. .. 8 FR. 25

ANDRÉ GIDE .. .. PALUDES
UN VOLUME .. .. 7 FR. 50

COMTE DE GOBINEAU.. MADEMOISELLE IRNOIS
UN VOLUME .. .. 4 FR. 80

PIERRE HAMP .. .. .. LES CHERCHEURS D'OR
UN VOLUME .. .. 7 FR.

STÉPHANE MALLARMÉ.. VERS DE CIRCONSTANCE
UN VOLUME .. .. 8 FR. 25

PAUL MORAND .. .. TENDRES STOCKS
UN VOLUME .. .. 7 FR.

GEORGE MEREDITH .. .. .. SHAGPAT RASÉ
TRADUCTION HÉLÈNE BOUSSINESQ
UN VOLUME .. .. 9 FR.

PIERRE MAC ORLAN.. LE NÈGRE LÉONARD ET MAITRE JEAN MULLIN .. 7 FR.

JEAN PELLERIN .. .. LA ROMANCE DU RETOUR
UN VOLUME .. .. 20 FR.

MARCEL PROUST.. LE COTÉ DE GUERMANTES. II. SODOME ET GOMORRHE. I. 12.50

RABINDRANATH TAGORE.. LA CORBEILLE DE FRUITS.. .. .. 7 FR.

JULES ROMAINS.. .. .. LE BOURG RÉGÉNÉRÉ
UN VOLUME .. .. 6 FR.

JEAN SCHLUMBERGER.. UN HOMME HEUREUX
UN VOLUME .. .. 6 FR. 75

CHARLES VILDRAC.. .. CHANTS DU DÉSESPÉRÉ
UN VOLUME .. .. 6 FR

Extrait de la publication